Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Artikel: Du progrès des études théologiques en Amérique

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379320

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DU PROGRÈS DES ÉTUDES THÉOLOGIQUES

EN AMÉRIQUE[1]

On a souvent constaté ici-même que les Etats-Unis sont engagés dans une évolution théologique bien marquée et pleine de promesses. Les preuves à l'appui de ce fait réjouissant n'ont pas été mises sous les yeux de nos lecteurs aussi souvent que nous l'aurions voulu. En voici cependant une trop caractéristique pour être passée sous silence : nous avons entre les mains une *Revue* exclusivement consacrée à des travaux d'exégèse et de littérature biblique. Ce journal est lui-même l'organe d'une société de théologie ayant des réunions périodiques dans diverses villes, en vue de discuter les questions à l'ordre du jour. La formation de cette société a été motivée par la considération « de la faiblesse et des maux résultant pour l'Eglise de nos jours, du fait que l'ignorance des saintes Ecritures est très répandue *même parmi les prédicateurs chargés d'annoncer l'Evangile.* » Voilà certes un aveu bon à recueillir : il nous vient d'un pays où la Bible est censée plus honorée que partout ailleurs. On l'honorerait donc d'autant plus qu'on la comprendrait moins?

Naturellement une société de ce genre ne pouvait être viable qu'à condition d'admettre dans son sein la plus grande variété d'opinions. C'est ce que les Américains ont fort bien compris. Aussi leur *Bulletin* se borne-t-il à publier les travaux ayant une valeur par eux-mêmes, sans encourir aucune responsabilité pour les opinions exprimées.

[1] *Journal of the Society of Biblical literature and Exegesis,* including the papers read and Abstract of Proceedings for June and December 1882.

Voici un paragraphe qui semble indiquer dans quelle direction le vent souffle. A l'occasion d'une prophétie d'Ezéchiel, (celle des neuf derniers chapitres) non accomplie et non *accomplissable* à l'avenir, l'auteur ajoute : « Généralement il est difficile de dire qu'un état de choses quelconque ne puisse pas se réaliser à l'avenir ; mais il y a des traits de la prophétie — et des traits d'un caractère nullement secondaire ou accidentel — qui nous autorisent à déclarer positivement que leur accomplissement littéral serait en complète contradiction avec la révélation divine. Quand on se rappelle les relations entre l'Ancien et le Nouveau Testament, il est de toute impossibilité d'admettre que les sacrifices d'animaux puissent jamais être rétablis par l'ordre de Dieu. Et on peut ajouter, qu'il est également impossible de supposer que l'Eglise de l'avenir, progressant dans la liberté en laquelle elle a été établie par Christ, « puisse jamais revenir aux faibles et misérables éléments du judaïsme. » Voilà donc que les descendants des puritains, après avoir confondu plus que personne les deux économies, se disposent à nous devancer au royaume des cieux, c'est-à-dire dans une conception vraiment spiritualiste des problèmes eschatologiques ! Tandis que des personnes, desquelles on serait en droit de mieux attendre, mettent une certaine affection, et de l'insistance à réchauffer toutes les rêveries du piétisme, amusant ainsi leurs ouailles en attendant que bien et duement bercées, elles se réveillent dans le darbysme, les Américains semblent entrevoir les conséquences inévitables que doit avoir une conception de l'autorité morale et spirituelle de l'Ecriture, acceptée avec franchise, courage et conséquence. Ces fables tant de fois démenties par les faits, et contraires à tout l'esprit de l'Evangile, continueront-elles donc à servir d'amusette à nos modernes pères de l'Eglise, alors que les Américains auront déjà cessé d'en vouloir? Il n'y a pas de pierre de touche plus sûre pour savoir si un homme appartient au passé ou à l'avenir, au spiritualisme chrétien ou au judaïsme, que de lui demander ce qu'il pense donc du rétablissement d'Israël, espèce de république universelle par l'intermédiaire de laquelle Jésus-Christ, devenu un vulgaire conquérant tel que le rêvaient les contemporains ses adversaires, rangerait sous son sceptre de fer tous les peuples de la terre, grâce à une stratégie irréprochable,

de droit divin, une provision inépuisable de canons Krupp et de fusils à aiguille, en attendant mieux. Comment ne pas rougir en voyant des gens d'esprit, dit-on, de prétendus novateurs d'un caractère chrétien incontestable, réchauffer de pareilles monstruosités et les présenter comme le pain des forts? Un pareil divorce du bon sens et de la piété ne saurait que rejeter dans l'indifférence les hommes qui réclament, suivant le précepte apostolique, que la science soit ajoutée à la foi.

On nous annonce, dans le programme des futurs travaux de la société de théologie américaine, qu'il sera donné une explication de l'allusion faite par saint Paul Romains IX, 21 à la parabole du potier. Il est probable que cette discussion fournira aux membres de la société une bonne occasion de prendre position dans la question de l'ultra-calvinisme que les Américains répudient pour le moment à qui mieux mieux. Ils sont si bien revenus de la doctrine qui faisait prédominer la souveraineté divine au point d'enlever à l'individu tout caractère d'agent vraiment libre qu'ils publient des articles et cela dans des journaux populaires, sur les devoirs, les obligations de Dieu envers l'homme!

L'Amérique protestante s'est donc remise en marche : on a recommencé à étudier d'une façon indépendante et sérieuse.

La nature des travaux publiés indique assez bien l'esprit qui doit régner dans cette société de théologie. Les uns se rapportent aux vieilles controverses du passé qu'on examine de nouveau, à la lumière de la science moderne. Ainsi il y a deux articles sur le fameux passage, Romains IX, 5 : *Desquels sont les pères, et desquels selon la chair est descendu Christ, qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement.* Amen. Un premier collaborateur, le professeur Timothée Dwight, se plaçant avant tout sur le terrain philologique et grammatical pour ne se demander que plus tard si la christologie de saint Paul lui permettait d'appeler Christ « Dieu sur toutes choses béni éternellement,» arrive à défendre la traduction vulgaire qui voit dans ce passage une affirmation de la divinité de Christ. Mais l'auteur est obligé d'avouer que ce serait alors, d'après l'assertion de ses adversaires, l'unique passage dans lequel saint Paul aurait donné à Christ le titre de Dieu. Il cherche donc à établir que ce titre serait donné à Christ dans d'autres pas-

sages : Actes X, 28 ; Tite II, 13. Si les écrivains sacrés, ajoute M. Dwight, ne donnent pas plus souvent à Christ le nom de Dieu, tout en reconnaissant qu'il y a droit, c'est que l'affaire essentielle pour eux était de le faire recevoir comme Sauveur, cet homme dont ils avaient été les disciples et qu'ils avaient vu montant au ciel après sa résurrection. « La question de savoir s'il était oui ou non Dieu, si importante qu'elle fût en elle-même, était à ce point de vue-là secondaire et subordonnée. »

Le second collaborateur, le professeur Ezra Abbot de Cambridge, Massachusetts, dans un travail subséquent et plus étendu, soutient l'opinion contraire. Son point de départ est la christologie paulinienne : L'apôtre des gentils étant incontestablement subordinatien ne peut avoir appliqué à Christ un titre qui, dans sa dogmatique bien connue, ne devait convenir qu'au Père.

Cette controverse paraît avoir été provoquée par la circonstance que, tout en maintenant l'ancienne traduction, la nouvelle version anglaise a reconnu la possibilité de quelques autres qu'elle a mises à la marge.

Tout en révisant les vieilles controverses du passé, les membres de la société américaine de théologie ont l'œil ouvert sur les grands débats du jour. Il faut savoir que bien qu'on discute encore sur la question de l'origine mosaïque du Pentateuque, le public de l'Eglise est beaucoup plus au courant du problème que partout ailleurs, même qu'en Allemagne. C'est que dans cette grande république tout se fait pour le peuple, sinon par le peuple. On ne craint donc pas de mettre les fidèles au courant des problèmes scientifiques les plus nouveaux et les plus épineux. Le contraste est des plus frappant avec ce qui se passe dans notre vieille Europe. Tandis que les journaux bien pensants qui ont l'oreille du public, se gardent soigneusement de troubler la quiétude de l'abonné, en lui mettant sous les yeux ce qui pourrait déranger de vieux préjugés théologiques tenus pour articles de foi, les journaux américains sont d'une indiscrétion sans bornes. Il ne saurait y avoir pour eux une doctrine secrète, inavouée, ailleurs qu'entre amis, à huis clos, entre la poire et le fromage. Ainsi, le grand public de l'Eglise a été tenu, semaine par semaine, au courant de la curieuse évolution qui s'est accomplie chez Delitzsch à l'occasion du Pentateuque.

Fallait-il que ces Yankees eussent pris feu, puisqu'on crut devoir leur servir jour par jour le bulletin de cette maladie théologique qui transformait peu à peu un conservateur bien connu, un vieillard, en jeune homme criant sur les toits ce qu'il croit être la vérité, sans se préoccuper des conséquences !

Ce n'est pas tout. Ces démocrates religieux et indépendants ont un étrange besoin de juger de tout par eux-mêmes. Et voilà que les Eglises prenant parti à leur tour, il s'est tout naturellement ouvert une espèce de tournoi entre les diverses revues de théologie. Chaque parti a choisi naturellement les plus fines lames, ses Horaces et ses Curiaces. Avant toutefois d'en venir au fameux « qu'il mourût » un des plus braves champions avait rendu les armes : un des élus chargé de défendre les vues traditionnelles déclarait avoir été vaincu et convaincu par les arguments de ceux qu'il avait mission de combattre.

Curieux peuple que ces Yankees, ces adorateurs du dollar, ces utilitaires, pères nourriciers de ce qu'on appelle avec tant de dédain l'américanisme ! Chez nous on en est à mettre en tragédie les querelles d'Abélard et de ses adversaires. Et grâce au nom de l'auteur et à son talent, Héloïse aidant, cela ne réussit pas trop mal : nous vivons du passé. En Amérique, on renouvelle les tournois scolastiques du cloître Notre Dame, seulement devant des centaines de mille d'abonnés qui suivent avec anxiété les péripéties du combat. Que nos sages du vieux monde sont donc plus rassis et revenus de toutes ces subtilités ! Les actualités ne sauraient exister pour eux. Tout aux soins de dire leur messe ou de confesser, ils ne sauraient prêter l'oreille à ces querelles de moines. N'ont-ils pas la vérité, la doctrine vraie, une fois pour toutes donnée aux saints ? A quoi bon perdre son temps autour du malade baignant dans son sang sur le chemin de Jéricho : il ne saurait y avoir une minute à perdre, quand on est absorbé par le soin de maintenir dans l'ignorance finale le reste qui s'en va mourir. A quoi bon se tant tourmenter ? Nos pessimistes du piétisme ont jeté le manche après la cognée. Jésus-Christ n'est-il pas à la porte se disposant à accomplir à main forte et à bras étendu ce que ses disciples se déclarent incapables de faire par des méthodes religieuses et morales ? La devise de ceux qui se donnent

spécialement pour les croyants, les gens du mouvement, paraît être le mot bien connu : après nous le déluge ! Cette tactique enleva à Rome la moitié de l'Europe au XVIe siècle. Hélas ! nous n'avons plus autant à perdre !

Mais, revenons à nos Yankees, gens pratiques, s'il en fut. Il ne leur vient pas à l'esprit que la ferveur religieuse puisse se maintenir aux dépens de la lumière. Notre revue américaine discute donc les questions brûlantes se rapportant à l'Ancien Testament. Comme la conspiration du silence ne saurait être admise dans une démocratie éminemment bavarde, on entend toutes les cloches. Il y a aussi deux articles à propos d'Ezéchiel qui paraît jouer un rôle décisif, quand il s'agit de régler la date de la rédaction définitive du Pentateuque. Dans un article sur « Ezéchiel et la loi, » le professeur Gardiner arrive à la conclusion suivante : « Ce prophète ne se trouve sur aucun point de la ligne de développement entre ce qui a existé avant et ce qui est venu après lui. Et cependant on veut nous faire admettre que la loi lévitique n'aurait existé avant lui que d'une façon très imparfaite et chaotique, que c'est lui qui aurait donné l'impulsion pour son développement et que, dans l'espace de quarante ans, le système presque achevé fut accepté par la nation comme si c'eût été son antique loi. Ce qu'on nous demande est au-dessus de nos forces. »

Voici un passage d'un autre article, toujours dans le même numéro. L'auteur, le professeur C.-H. Toy dans un travail : « l'*Elément babylonien dans Ezéchiel* » ne craint pas de constater les emprunts que les Juifs, en matière de cérémonies et de culte, peuvent avoir faits aux peuples environnants : « Il vaut la peine de se demander si après l'exil la pensée d'introduire le meilleur système légal, ne fut pas provoquée, amenée à maturité par la vue du système ecclésiastique du peuple au milieu duquel vivait Ezéchiel. Nous avons déjà montré qu'il y a raison de croire qu'il fut en relations intimes avec ces peuples, qu'il eut l'occasion de constater leurs usages, qu'il peut fort bien avoir admiré, honoré cette nation dont le roi redouté était dans les mains du Dieu d'Israël un instrument si puissant pour réaliser ses desseins. Dans ces anciens temps, les Juifs n'étaient pas comme depuis, opposés à la pensée de faire des emprunts à leurs voisins. A

l'époque d'Ezéchiel le culte babylonien n'était pas seulement fixé, mais consigné dans des livres. Les nombreuses et splendides cérémonies, les sacrifices, l'interprétation des augures, la célébration des fêtes des dieux réclamaient les soins assidus d'une armée de prêtres, soutenu par les dons volontaires des fidèles et par les revenus de terres attenantes aux temples. C'était là une organisation religieuse de beaucoup plus avancée que celle qui existait à cette date en Israël ; rien d'étonnant donc que le prophète, après avoir pris connaissance d'une organisation religieuse si parfaite, ait éprouvé le besoin de doter son peuple de quelque chose de pareil. »

.... Il est à peine nécessaire de remarquer que des emprunts de ce genre ne sauraient en rien porter atteinte à la vraie originalité religieuse d'Israël. La nation coula les matériaux ainsi obtenus des divers peuples dans le creuset de ses propres pensées; elle mit ainsi au jour des idées, dont l'histoire du monde s'est chargée de montrer la supériorité sur celle de Babylone. Retracer la genèse des formes et des idées religieuses du judaïsme, c'est suivre les directions mêmes de Dieu qui a fait des Juifs les instituteurs religieux du genre humain, appelés à préparer les sentiers pour Jésus de Nazareth. Peu importe la semence, le sol dans lequel elle a été jetée, le fruit n'en a pas moins été la création du divin auteur de toutes choses, des mains duquel les expériences d'Israël ont reçu une forme appelée à exercer une grande influence éducatrice sur la race entière. »

Et voilà comment on sait raisonner dans un pays que quelques personnes affectent parfois de nous présenter comme à peine né à la civilisation. Qu'on se le dise, ils finiront par nous battre en tout, même en théologie. Comment en douter en voyant que dans nos pays français, nous en sommes encore à braver le bon sens en nous débattant dans les conceptions les plus bizarres du matérialisme religieux ? Personne, c'est entendu, ne croit plus à l'inspiration plénière. Essayez cependant de déclarer que les prescriptions cérémonielles les plus délicates du Lévitique qui sentent l'hygiène et une civilisation déjà corrompue n'émanent pas de Moïse lui-même, qui les aurait reçues de Dieu comme autant d'articles d'une dogmatique infaillible, et vous verrez l'accueil qui

vous sera fait dans les cercles bien pensants qui passent pour les forteresses de la saine doctrine! Il y a deux ou trois ans, ne nous a-t-on pas présenté la plus ingénieuse explication du passage: le sabbat est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat? Il fallait entendre par là que le sabbat aurait été donné d'institution divine à l'humanité entière, à *l'homme générique* et non pas aux Juifs? Il faut avoir vraiment un esprit mal fait et chagrin pour remarquer de pareilles monstruosités exégétiques. Elles courent les rues, elles s'étalent avec complaisane, on les débite encore dans les instructions de catéchumènes, jusqu'à ce que l'âge de raison arrivant, la jeunesse ne prenne plus au sérieux une religion qui lui est donnée comme solidaire de pareilles fantaisies. Il suffit qu'une rêverie quelconque passe pour l'idée la plus pieuse, aussitôt des personnes, qui dans d'autres domaines ne manquent ni de bon sens, ni d'indépendance, se croyent obligées de faire effort pour admirer. C'est quelque chose, sans doute, que de faire de la théologie, c'est-à-dire que de chercher à se rendre compte de ses convictions religieuses comme il convient à des personnes intelligentes, mais autant vaut s'en passer et retourner franchement à la foi du charbonnier dès que, à l'occasion, et dans la vie pratique, on oublie subitement qu'on en a fait tant soit peu. Il y a quelque chose de profondément humiliant à la pensée que le protestantisme va se transformant de Berlin aux derniers confins du Far-Ouest américain, sans qu'on ait l'air de s'en douter dans nos pays français qui exercèrent jadis une influence si décisive sur la fixation du type dogmatique du XVIe siècle. Et voilà où nous a conduits l'orgueilleuse humilité de ces conducteurs spirituels qui ne peuvent faire allusion aux grands problèmes du jour sans rendre grâce à Dieu de ce qu'ils ne sont pas théologiens! Les fidèles épigones du paganisme battant en retraite devant le christianisme triomphant, firent preuve de plus d'intelligence, de courage, et lâchons le mot, de vraie piété, que les hommes, si nombreux parmi nous qui, drappés dans un dédain superbe, croyant devoir faire bonne mine à mauvais jeu, ne veulent pas s'avouer que l'édifice dogmatique qu'ils prétendent étayer branle sur ses fondements. Quand finira-t-on par s'apercevoir au genre, au ton, à l'esprit de nos prédicateurs, qu'on fait autour d'eux de l'exégèse

scientifique, impartiale, produisant des résultats pratiques et qu'on se doute des questions critiques qui surgissent de toutes parts ? Si la religiosité courante ne s'épure et ne se rectifie, il se creusera toujours plus un profond abîme entre les hommes intelligents qui resteront religieux et la multitude qu'on entretiendra dans la superstition de la vieille théologie. Ce serait là pour quelques-uns recourir d'une façon tacite à l'expédient antichrétien des deux doctrines.